

Moeurs marocaines. L'esclavage.

Avant d'en venir à cette extrémité, je désirerais vous montrer quelques coins de la vie marocaine, encore très mystérieuse, malgré tout, aux Européens. À Tanger, on n'en peut apercevoir que la surface, les apparences. Et Fez est encore bien lointaine, et bien malaisément accessible. La plupart des quelques volumes qu'on a publiés sur le Maroc, - tous, pourrais-je dire, ou à peu près tous - ont été écrits d'après des oui-dire, des témoignages indirects. Je ne parlerai, pour ma part, que de ce que j'ai pu voir. Si on le trouvait d'aventure peu palpitant, ce ne serait pas ma faute.

Et d'abord, puisque tant de gens entrevoient la nécessité de se battre contre des Marocains, je leur dirai que le Marocain, en général, m'est apparu comme peu brave. Je ne sais pas quelle figure il ferait dans cette fameuse "guerre sainte" dont on nous a si souvent menacés et qui serait, en effet, très possible si nous la provoquions de quelque façon; mais, dans la vie courante, il m'a semblé toujours avoir une salutaire peur des coups. Je ne le crois guère pressé de franchir le *Poul serrha*, le pont qui conduit au ciel. Je ne parle pas ici, bien entendu, de telles tribus guerrières qui ne redoutent rien, et qui, dirigées, fanatisées par les *oulemas*, lutteraient désespérément contre tout envahisseur, tout infidèle. C'est aux tribus du *Blad Makhzen* que je pense, aux tribus soumises au Sultan et vivant, sous sa loi, dans la quiétude. Celles-ci sont de tempérament placide et à peine plus guerrières que les sages Chinois. Je ne dis pas qu'elles ne prendraient pas tout de même les armes. Ce serait alors avec la conviction que la guerre est peu meurtrière et ne constitue, en somme, ainsi que je l'ai indiqué déjà, qu'une fantasia un peu plus grandiose. Je vous ai rapporté cette histoire du Menebhy sur une de ses batailles, où il fut tiré tant de balles pour un si mince résultat.

Le Marocain. d'abord, ne vise pas, ne sait pas viser. Que l'on donne à l'un d'eux un fusil de guerre, et son premier soin sera d'en enlever la hausse, comme inutile. Ils ne sauraient pas s'en servir et, comme ils portent l'arme en travers de leur cheval, cette saillie superflue déchirerait leur selle.

Je ne sais si je m'abuse, mais je les vois très bien, en campagne, tels qu'ils se présentent à la fantasia, qu'ils aiment si fort et où ils sont si adroits. Ils arrivent l'arme au poing, prêts à tirer. Ils lancent leurs chevaux au galop, quittent les rênes, mettent en joue et lâchent leur feu de salve. Puis, faisant volte-face, repartent ventre à terre devant la riposte, pour se mettre hors d'atteinte, vont s'abriter pour recharger leurs armes et recommencer. La victoire doit sûrement demeurer à celui qui aura brûlé le plus de cartouches. Mais que deux ou trois cavaliers tombent dans un rang, et voilà les autres démoralisés et prêts à tourner bride.

À un moment où deux Européens que je connais, ayant reçu l'autorisation de prêter à Abd el Aziz de l'argent, s'en allaient de Tanger à Fez pour faire ratifier leurs contrats et obtenir la signature définitive des petits papiers, ils tombèrent, à deux journées de la capitale, au beau milieu d'une escarmouche entre deux troupes: pour qui ? pourquoi ? ils ne le surent jamais exactement.

Leur première pensée, en entendant au loin les coups de feu, fut qu'on les attaquait, les croyant porteurs de la forte somme. Ils envoyèrent leur guide en parlementaire pour protester et de la pureté de leurs intentions et du peu d'épaisseur de leur portefeuille.

L'envoyé fut accueilli sans hostilité. Il s'enquit des causes de ce tintamarre. C'est, dirent les belligérants, une tribu qui nous ennuie et qui cherche à nous surprendre. Nous nous défendons.

Lors, bien gentiment, le parlementaire demanda si l'on ne pourrait pas cesser le feu tandis que passeraient les voyageurs, On y consentit. Il se rendit alors dans le camp adverse et y trouva le même bon vouloir. On convint d'un armistice, et les banquiers de Sa Majesté Chérifienne continuèrent leur route sans être autrement inquiétés. Voilà un tableau de la guerre civile au Maroc.

Les Européens de la côte se font souvent d'étranges chimères à ce sujet. Au moindre bruit de révolte, au moindre écho de coups de fusil tirés, ils s'affolent, s'imaginent le pays entier à feu et à sang. Malheur à qui débarque alors chez eux pour gagner l'intérieur ! On l'adjure de demeurer, de ne pas s'aventurer, et il lui faut plus de courage pour résister à leurs exhortations à la prudence, à leurs supplications, que pour affronter les dangers que vous dépeint leur imagination.

Le Marocain n'aime pas les Européens: c'est certain, et c'est malheureusement, ayons la franchise de le reconnaître, la faute de ceux-ci, très souvent arrogants et sans égards. Que de fois m'a-t-on dit au Maroc: "Tu n'es pas comme les autres de ton pays; tu nous parles avec amabilité". Pourquoi non ? Vaut-il mieux se faire craindre - et nous y avons à peu près réussi - ou se faire aimer ? Il y a, là encore, deux écoles, et l'avenir seul dira laquelle était préférable; d'autant qu'il est peut-être possible de les concilier.

Pour ma part, quand j'arrivais le soir à l'étape, je ne manquais guère, sous prétexte de m'exercer un peu, de m'entretenir la main - et puis cela renouvelait mes munitions - de tirer quelques balles au revolver tandis qu'on dressait ma tente. Aux premières détonations, les gens accouraient comme aux premières bombes des feux d'artifice du Sultan, à Marrakech. J'avais bientôt une galerie présentable, devant laquelle je cassais, au loin, quelques cailloux. Puis, la conversation engagée, je m'enquérais quel était le meilleur tireur parmi les "personnes de la société", et je lui passais l'arme. J'étais à peu près sûr qu'il raterait le but élégamment. Je reprenais le revolver et faisais de nouveau quelques mouches. Après quoi, mon prestige bien établi, je me montrais bon prince et nous causions amicalement.

Des gens qui redoutent tant la mort doivent aimer beaucoup la vie. Le Marocain est jouisseur.

Les fêtes que donnent à Fez les gens de condition sont charmantes et infiniment cordiales.

J'ai pourtant conservé longtemps cuisant le souvenir du premier repas auquel je fus officiellement convié. C'était chez le ministre de la guerre, Si Mehedi el Menebhy qui, sur l'ordre du Sultan, avait invité chez lui, à l'issue de la fête du Mouton, tous les Européens qui fréquentaient le Palais.

Mœurs marocaines. L'esclavage

Il nous reçut accroupi sur un matelas, dans une salle toute tendue de velours et de soieries, au pavé recouvert de superbes tapis, et n'offrant comme meubles que deux lits de cuivre doré, à baldaquins à ses extrémités. Par la porte grande ouverte, on voyait la cour ensoleillée dont scintillaient les revêtements de *zelij*, - d'azulejos, - avec un jet d'eau murmurant au milieu.

Nous primes place autour du ministre, assis comme lui à la turque, sur des matelas. Et les musiciens, rangés devant nous, attaquèrent un morceau. Ils étaient bien cent cinquante, dont cent vingt cinq pourvus, - les monstres ! - d'instruments de cuivre qui n'avaient que trop beau jeu à couvrir le fracas des tambours, des grosses caisses, des fifres et des flûtes dont on avait muni leurs camarades, quelque coeur que missent ceux-ci à se défendre. Ah ! ce vacarme !

Il est impossible de rêver quelque chose de plus faux et de plus assourdissant, tout ensemble.

Pendant trois mortels quarts d'heure, on nous régala de cette musique infernale, du même air répété à satiété, et plus d'un parmi nous dut se croire la victime d'une vengeance, pour quelque méfait inconnu.

Enfin un soldat vint, chargé d'un sac de piastres, dont il distribua une ou deux à chacun des exécutants. Horreur ! Ils embouchèrent de nouveau leurs instruments, pour remercier, sans doute. Mais ce fut court. Enfin, nous les vîmes s'éloigner. Pauvres de nous ! Nous n'allions faire que changer de supplice.

On nous emmena dans une cour, où une table était dressée à l'européenne, avec des chaises. Là, El Menebhy nous salua après nous avoir souhaité un bon appétit. Il nous laissait, pour le suppléer et faire les honneurs du repas, son secrétaire, aimable homme qui s'appliqua de son mieux à nous bien gaver.

Sur un geste de lui, les esclaves, qui n'attendaient que cet ordre, se précipitaient vers les cuisines et en rapportaient bientôt des assiettes, des carafes, des couverts - grand luxe, dans un pays où le Sultan lui-même doit manger, chez lui, au plat, avec ses doigts; - mais le tout si sale, n'ayant pas servi sans doute depuis longtemps, que nous n'osions y toucher.

Mais le docteur Verdon, chez lui, comme partout les Anglais, appela un nègre et lui donna l'ordre de laver cette vaisselle au jet d'eau de la cour.

Pendant ce temps, le secrétaire du ministre préparait, de ses mains, le thé, le fameux thé à la marocaine: il avait versé dans la théière de métal blanc le thé vert, l'avait ébouillanté, avait renversé cette première eau, puis rempli la théière d'eau chaude, en y ajoutant une poignée de feuilles de menthe fraîches cueillies et la quantité de sucre nécessaire pour faire du breuvage un épais sirop.

Le festin put enfin commencer; le premier plat arrivait.

C'était du poulet. Nous étions cinq. On nous servit à chacun un poulet farci, jusqu'à en crever, de couscoussou. Les poulets étaient rôtis et le couscoussou sucré. Horrible mélange ! J'y goûtai à peine. Les autres convives, amateurs de douceurs, semblaient trouver cela fort bon.

Mœurs marocaines. L'esclavage

Puis nous eûmes un immense plat de mouton bouilli avec des tomates; puis du poulet encore, mais avec des carottes; puis, derechef, du mouton, rôti cette fois, du riz sucré à la cannelle, des pâtes farcies de sucreries, d'autres pâtes aux amandes, du lait.

Le mouton rôti était le seul plat, de tout ce pantagruélique repas, contre lequel mon estomac ne s'était pas insurgé. Mais, juste ciel ! quelles nausées! Et avec cela, ni sel, ni poivre, ni condiments quelconques sur la table. Pas d'eau, pas d'autre boisson que le sirop de thé à la menthe !

Il fallut remercier, pourtant, se répandre en compliments ! Mais avec quelle volupté je courus à la maison déjeuner, enfin, pour de bon !

Depuis ces temps déjà lointains, on a pris, à Fez, les belles manières. On a des couverts d'argent, de la vaisselle bien nette, des eaux gazeuses, des sirops, des vins généreux même, quoi qu'y puisse trouver à reprendre le Coran. Dans les grandes circonstances, et quand l'amphitryon veut faire galamment les choses, il n'hésite pas à emprunter à un de ses amis, à l'un de ses hôtes, son cuisinier européen. El Menebhy, maintenant, se mettrait à table avec nous et goûterait à tous les plats. Tout au plus continuerait-il à négliger le couvert placé près de lui et à manger avec sa main droite, la main gauche étant impure. Seulement, c'était sans doute la première fois, à ce déjeuner dont je parle, qu'un membre du Makhzen traitait des étrangers. On n'avait pas encore la manière.

Mais, de tout temps, on a donné une attention particulière au dernier acte du repas, aux ablutions. Bien entendu, le lavement des mains s'imposait à des gens qui ne connaissent l'usage ni de la cuiller, ni de la fourchette, ni du couteau. Un esclave passe donc avec une aiguière et du savon fin, très parfumé, car les Marocains ont un goût d'Orientaux pour les parfums. La toilette des mains achevées, on se lave avec soin la bouche, les dents au savon, également et, l'usage du bol étant inconnu, c'est dans le creux de la main que le serviteur vous verse l'eau nécessaire. Puis on s'asperge d'eau de rose ou de fleur d'oranger à l'aide d'un vase d'argent à long col, au bouchon troué d'un stilligoutte tandis que s'allument les brûle-parfums où fume le *houtkomari*, répandant dans l'air sa senteur pénétrante. Et même, les convives délicats, prenant de main en main la cassolette, la passent sous leurs *tarbouchs*, dans leurs manches, font circuler dans tous les plis de leurs longs vêtements la vapeur odoriférante.

La maison d'El Menebhy, où nous avons pénétré tout à l'heure, est le type même des maisons marocaines, toutes construites sur le même plan très simple.

Après en avoir franchi la porte étroite et basse, cuirassée de massives ferrures, qu'un esclave, au choc du lourd marteau de fer, est venu entrebâiller, un frais couloir vous conduit au *patio*, à la cour, pavée de mosaïques, entourée de portiques aux piliers revêtus de *zelij* bleus et verts, aux arcades et aux tympanes guillochés, ciselés par d'adroits et patients ouvriers. Cette cour est généralement ornée, en son milieu, d'un jet d'eau qui y répand un peu de fraîcheur et l'égaie de son murmure. Dans quelque coin, une fontaine déversant l'eau potable. Sur chacun des côtés, une chambre sans fenêtres, mais s'ouvrant sur le patio par une immense porte à deux battants. Et comme la mise en mouvement de cette machine énorme de bois épais, toute sculptée, de même

Mœurs marocaines. L'esclavage

que les murailles, nécessiterait toujours l'intervention d'un ou deux hommes robustes, deux portes bâtarde, au milieu des vantaux, permettent aux allants et venants un facile passage.

Les chambres sont spacieuses, fraîches, pleines d'ombre. Les murs en sont revêtus, jusqu'à 2,50 ou 3 mètres de hauteur, jusqu'à la frise de plâtre ciselé, et peint, et doré, de *haitis*, tentures de drap, de velours, de soie, toutes brodées d'or et de soies versicolores, et dont quelques-unes valent des quatre et cinq mille francs; le sol est pavé de mosaïques que recouvrent d'épais tapis; le plafond ciselé, fouillé, travaillé comme une dentelle, tout enluminé comme un manuscrit précieux. Comme ameublement, des tapis, des divans bas, des matelas, plus exactement, et toujours, aux deux bouts de la pièce, deux lits, dont jamais on ne se sert pour dormir, et qui sont là seulement pour la parade, purement décoratifs et, plus inévitablement encore, un ariston, si ce n'est un phonographe. Et la voilà bien la couleur locale, ô Edison ! Chez les gens très bien, des pianos remplacent ces meubles à musique.

La cour, contre les tentatives des larrons, est recouverte d'un treillis de grosses barres de fer. Assez souvent, un second étage de chambres répète le premier. Et partout la maison est couronnée par des terrasses, les fameuses terrasses où au crépuscule, on se réunit pour converser entre voisins; où se nouent tant d'intrigues, s'ébauchent tant de romans; les terrasses, les salons du Maroc !

Un homme riche a plusieurs maisons semblables et communiquant entre elles, et un palais n'est que la réunion d'un certain nombre de constructions répétant cette construction type: quatre chambres autour d'une cour.

Ces logis sont souvent le cadre de fêtes brillantes, car le Marocain est, en général, hospitalier autant qu'ami du plaisir.

A tout instant, on est convié, par exemple, à un thé. Il s'accompagne toujours d'un petit concert. Tandis qu'assis sur les matelas on fume, que les esclaves s'empressent, apportant le thé, la menthe, l'eau bouillante, des musiciens, assis à un bout de la salle, commencent à jouer et chanter avec une mimique, des contorsions de tout le visage assez cocasses. L'art des grimaces doit faire partie de leur éducation esthétique.

Cependant, le maître de maison prépare lui-même le breuvage parfumé, dosant le thé, la menthe, ne ménageant pas le sucre et, parfois ajoutant de l'ambre gris, enfermé dans une petite boule d'argent percée de trous et suspendue à une chaînette. Cela donne une saveur spéciale, surtout, c'est, paraît-il, aphrodisiaque. Quand l'infusion est prête, il la goûte, puis en emplît les tasses qu'on doit vider d'un trait, en aspirant l'air avec des glouglous bruyants: un convive qui tient à être jusqu'à la fin correct ne devra surtout pas négliger cette dernière précaution. Elle lui permettra, au bout d'un instant, en restituant cet air en de sonores éructations, de témoigner à l'amphitryon, bien mieux que par des discours superflus, à quel point ses bons soins sont appréciés. C'est la suprême urbanité.

Les tasses vides sont posées pêle-mêle sur le plateau, et, cinq minutes après, remplies de nouveau. Chacun reprend celle qui se trouve à sa portée, sans autrement se préoccuper de savoir

Mœurs marocaines. L'esclavage

si c'est bien la même à laquelle il a bu tout à l'heure. Une préoccupation aussi mesquine serait souverainement déplacée, en bonne compagnie.

Les soirées, plus brillantes que les simples thés, les grandes soirées qui terminent de plantureux soupers, empruntent surtout leur éclat à la présence de chanteuses et de danseuses. Elles jouissent, à Fez, d'une grande vogue et sont choyées de la belle société comme chez nous les actrices et les ballerines. Elles n'acceptent d'ailleurs de paraître que dans certaines maisons cotées, ou sont reçus beaucoup d'invités, et d'invités riches, car de la qualité et du nombre des spectateurs dépend leur recette. Sauf chez les Européens, en effet, qui, n'étant point accoutumés de prélever sur leurs hôtes un impôt quelconque, traitent avec elles pour un prix à forfait, elles prélèvent sur la société leur cachet. Chacune des danses est dédiée, par exemple, à l'un des invités, et quand elle a pris fin, la danseuse vient s'agenouiller devant lui, afin qu'il colle sur son front, sur ses joues moites de sueur, autant de pièces d'argent, douros, demi-douros, pièces d'or, au besoin, s'il était tout à fait enthousiasmé, qu'il en peut tenir sur ce petit masque fardé et peint. À la danse suivante, ce sera le tour du voisin, jusqu'à ce que toute l'assistance ait été ainsi mise à contribution.

Ces femmes encaissent ainsi d'importantes recettes: cinq, six cents francs chacune, quelquefois, à la fin de la fête.

Leur vie privée est assez curieuse.

Elles habitent généralement en troupes, dans les mêmes maisons, où elles sont nourries, logées, et dont la tenancière est, en quelque sorte, leur *impresario*, et partage avec elles le produit avoué des soirées.

Leur art n'est guère compliqué. C'est ou bien une danse lascive, lente, une sorte de marche rythmée par la musique et dont la mimique varie assez peu, ou bien un pas plus alerte qui ressemble à une sorte de gigue et pendant lequel le dernier chic est de leur jeter des allumettes bougies qu'elle font éclater en les piétinant.

Entre deux danses, c'est le premier sujet qui, encore, vient verser aux invités du thé, et, pour reposer du thé, la *mahia*, sorte d'anisette sans alcool, assurent les Juifs qui la vendent.

Le répertoire des chanteuses est naturellement plus étendu: deux chansons ce serait peu, sur un programme. La plupart, d'ailleurs, cumulent les deux arts, et les étoiles sont des personnages qu'il faut retenir longtemps d'avance et supplier même pour les avoir. La Breka, la chanteuse qui jouit maintenant de la faveur de Fez, a les prétentions, les exigences d'une pensionnaire de l'Opéra. Bonne fille, d'ailleurs, au demeurant.

Sages ? Comme elles sont souvent jolies, les tentations ne leur manquent pas, évidemment, et je n'ai point assumé le périlleux devoir de veiller sur leur vertu. Mais enfin, elles sont surtout l'ornement des soirées familiales, des soirées ouvertes, des fêtes qu'un homme galant donne, par exemple, à ses femmes le jeudi, qui est leur jour, leur fête hebdomadaire, au Palais du Sultan comme dans la capitale entière. Pour le reste, la bagatelle, comme disaient nos grands-pères, il y a une autre catégorie de personnes, courtisanes vaguement musiciennes, qui font les frais de

Mœurs marocaines. L'esclavage

petites réunions qu'on s'offre, entre vieux camarades, dans les jardins ombreux, les jours où les femmes n'y sont pas.. Celles-là ne sont rebelles à aucune fantaisie, et les réunions intimes où elles figurent s'achèvent toujours de la même façon, très prévue.

Mais nous avons aussi des bonnes fortunes plus relevées, où le romanesque a sa part. Ce sont celles auxquelles je faisais plus haut allusion et qui se nouent, le soir, sur les terrasses, ou même le jour, dans la rue, sur le chemin des bains.

Les bains jouent dans la vie galante du Marocain le même rôle que l'église ou le grand magasins, "les courses" en général, chez certains peuples plus policés que vous connaissez. Ils sont nombreux, et les femmes y vont souvent, le Coran, comme vous savez, étant un guide d'hygiène excellent et recommandant les ablutions fréquentes.

Les bains de femmes sont séparés des bains d'hommes, et ce n'est point là qu'il se passe rien de déshonnête. Seulement, c'est un excellent prétexte pour sortir que d'aller au *hammam*. C'est pour cela que les gens opulents ont à domicile tout ce qu'il faut, étuves, piscines, baignoires de marbre, eux dont, cependant, les concubines sont si bien gardées.

La Marocaine est très éprise d'aventures, curieuse, et c'est seulement cette curiosité qui la pousse, car bien rares sont les femmes qui trafiquent de leur beauté. Ajoutez que dans un pays où tout homme à l'aise a une douzaine de compagnes pour le moins, la plupart d'entre elles n'ont, en ménage, que des satisfactions bien platoniques. Elles vont au dehors chercher ce qui leur manque.

Il leur faut d'ailleurs, pour mener à bien la moindre intrigue amoureuse, beaucoup de rouerie, d'autant plus qu'elles appartiennent à un mari plus riche. Les femmes des grands, ce que nous appellerions les femmes du monde, s'il y avait un "monde" au Maroc, sont à peu près inaccessibles; bien gardées chez elles, elles ne sortent jamais qu'à dos de mules, et toujours accompagnées d'un soldat, si leur mari a des soldats, ou tout au moins d'un esclave.

Le Marocain, de son côté, est très voluptueux, et les choses de l'amour tiennent dans ses préoccupations une place importante. Dans les conversations entre hommes, une fois épuisés, rapidement, les sujets banals, les bruits recueillis à la mosquée, les événements du jour, la politique, par hasard, on en revient bien vite aux bavardages érotiques. Chacun conte ses dernières bonnes fortunes ou celles des amis, des voisins et cela avec une abondance, une précision de détails, une crudité de paroles, une naïveté, pourrait-on dire, qui attestent combien on trouve tout cela naturel à la fois et digne de retenir le meilleur de l'attention d'un honnête homme. Et quelles aventures ! Les gens de lettres les moins préoccupés d'écrire "pour les petites filles dont on coupe le pain en tartines" tourneraient plus de sept fois leur plume dans l'encrier, avant de se risquer à les narrer. Et encore je ne vise même pas, ici, tout un côté trop scabreux des mœurs marocaines, et sur lequel M. Moulliéras a donné, dans son volume, *Le Maroc inconnu*, de copieux et peu édifiants renseignements!

Mœurs marocaines. L'esclavage

Or, ce sujet lui-même, on l'aborde avec une égale désinvolture. Petites joies de la nuit dans les alcôves, parties fines du jour ou du soir dans les jardins fleuris, en compagnie de gitons ramassés dans la rue, on avoue tout, sans hypocrisie, sans fausse honte.

Entre deux anecdotes, on échange des conseils. Je vous ai dit que l'amphitryon soucieux de faire passer à ses invités une soirée parfaitement agréable ne manquait jamais de mêler au thé qu'il leur offre l'ambre gris, réputé pour ses vertus aphrodisiaques. L'une des plus délicates attentions qu'on puisse avoir pour un ami un peu lassé par ses prouesses, c'est de lui offrir quelque précieuse pastille propre à atténuer vos défaillances, ou encore de lui indiquer une de ces formules mystérieuses qu'on se repasse de main en main dès qu'on en possède le secret. Ah ! les aimables "spécialistes", fermiers attirés de la publicité des rambuteaux, les fabricants de drogues merveilleuses pour ranimer les restes d'une ardeur qui s'éteint, auraient, dans le Maroc, un merveilleux domaine à exploiter !

L'amour, là-bas plus qu'ici, excuse et justifie tout. Pour une petite fête, un rendez-vous, un ami de Fez vous offrira plus facilement son jardin et son pavillon qu'un ami de Paris sa garçonnière. C'est admis qu'on demande sans façons et qu'on rende sans emphase ces menus services. On en échange bien d'autres, dans cet ordre d'idées ! Que si, au milieu d'une fête entre hommes, l'une des musiciennes amenées par votre hôte vous agrée, n'hésitez pas à le montrer.

Il n'est pas de plaisir qu'on ne soit enchanté de vous faire, quand c'est pour le mauvais motif.

Et il arrive qu'on soit tenté ainsi, car les minois aguichants, les beaux corps ne sont pas rares parmi ces filles, moitié courtisanes, moitié musiciennes, et le costume de la Marocaine est seyant. C'est, sur une chemise de fil, un caftan de couleur, à larges manches, et que ferment, devant, d'innombrables boutons. Par dessus, un vêtement blanc, léger, longue tunique transparente qui laisse voir l'éclatante nuance du caftan et que retient à la taille une ceinture de cuir brodée d'argent ou d'or, de quatre doigts de largeur. Comme coiffure, un mouchoir de soie voyante enserrant le front, les oreilles, et noué en arrière sous les cheveux nattés, d'opulents cheveux noirs - toujours noirs et toujours opulents; et, s'il leur manque une de ces qualités, eh bien, on y supplée le moins maladroitement qu'on peut. Aux pieds, des babouches de velours brodées d'or et de soie. Et sur le tout, scintillant et tintinnabulant, des bijoux en abondance, fils d'or et de clinquants sequins dans la chevelure; sur le front, le *tâba* en or, enrichi de pierreries, large comme un douro, bracelets en quantité aux poignets, lourds anneaux aux pieds, bagues à tous les doigts; plus, chez les très élégantes, une montre accrochée à la ceinture, avec la boîte à poudre et le petit miroir à main. Même, pour aller à quelque fête, à un mariage, si on ne s'estime pas assez richement parée encore, on empruntera sans rougir à ses amies leurs propres bijoux pour une ou deux semaines, au besoin. Mais on les rend toujours, on y met autant de coquetterie qu'à s'en parer. Ce sont là usages courants, comme d'emprunter, pour y recevoir ses amis, une maison plus décente que celle qu'on possède.

Et ces femmes sont - épouses ou filles de joie, - des âmes simples, ignorantes à réjouir le bonhomme Chrysale, ne sachant presque jamais lire et ayant appris seulement à coudre et à broder. Elles n'abusent pas, sans doute, de ces talents bourgeois et leur vie s'écoule dans une

Mœurs marocaines. L'esclavage

douce oisiveté. Les soins mêmes du ménage leur sont étrangers. Les esclaves s'en acquittent; d'ailleurs ils sont peu chargés, les menus étant assez monotones. Et toutes, les concubines comme les plus humbles servantes, vivent dans l'intimité la plus complète, bonnes camarades: leur condition diffère peu, et un caprice du maître peut si vite les rapprocher encore !

Comme dans tous les pays d'Islam, les harems sont rigoureusement fermés à tout homme. Dès qu'un étranger à la maison en franchit le seuil, un cri de "*Treck*" avertit les femmes de fuir et de se cacher. Mais vous les sentez aux aguets, épiant, et parfois percevez des murmures discrets, de petits rires étouffés. Il leur est défendu de se montrer, mais non d'être curieuses. Et d'ailleurs, elles n'obéiraient pas à une exigence aussi tyrannique. On m'a conté que des hommes recourent quelquefois à cette ruse féminine. Ce sont d'exigeants fiancés qui ne veulent pas, comme fait cependant tout le monde, au Maroc, épouser, sans l'apercevoir au moins, celle qu'on leur destine, et qui demandent à leur mère de faire venir chez elle la femme qu'on leur réserve. Ils contemplent un moment à la dérobée, dissimulés derrière un rideau, la fiancée qu'ils ne reverront plus qu'au matin de leurs noces.

Sans entrer dans de longs détails sur le mariage arabe, dont il a souvent été parlé un peu partout, dont on a décrit les fêtes interminables, les bombances de Gamache, je rappelle, en passant, que l'épouse est choisie par les parents du jeune homme; que c'est le mari qui dote sa femme, ou plus exactement qui l'achète, contre un lit, des bijoux, un trousseau, des cadeaux. Il peut, avec moins de façons encore, la renvoyer, alors même qu'elle n'aurait pas de tort grave, pour un oui ou un non, parce qu'elle a cessé de plaire: il lui en coûte la dot, tout ce qu'elle a reçu en donation au mariage, et qu'elle emporte, plus vingt-cinq centimes d'honoraires au notaire qui enregistre le divorce.

On a voulu représenter les Marocains comme des êtres brutaux, préoccupés seulement de satisfaire des désirs généralement ardents, mais incapables d'un sentiment tendre. Quelle erreur ! On m'en a cité qui affichent dans leurs rapports avec la femme un tact, une délicatesse que leur eussent enviés bien des Européens, et qui, le mariage une fois célébré, dépensent de longues semaines à se faire aimer, prodiguant les complaisances, multipliant les soins délicats, jaloux de n'obtenir que du libre consentement de l'épouse enfin conquise ce qu'ils étaient en droit, après tout, d'exiger.

Peut-être, me direz-vous, sont-ce là des exceptions. C'est bien possible. Et d'ailleurs je ne vous parle ici que de gens d'une condition élevée. Les pauvres diables y mettent, sans doute, moins de formes et sont aussi moins bien partagés. Il faut avoir visité un jour, par curiosité, les maisons closes de la *kasbah*, pour se rendre compte près de quel bétail lamentable et repoussant, tout peint, tout fardé qu'il soit, un pauvre soldat du Makhzen, par exemple, peut assouvir ses appétits charnels.

Ces malheureux, pourtant, sont mariés quelquefois. Ils connaissent la douceur d'avoir un foyer, avant qu'un ordre de Sidna les appellât pour la *harka*. Ils sont partis, laissant leurs femmes qui s'en sont retournées chez leurs parents, avec les enfants s'il y en a, ou qui se livreront, pour vivre, à quelque travail, si elles en trouvent.

Mœurs marocaines. L'esclavage

Arrivé à Fez, en attendant qu'il aille en colonne, l'homme vit comme il peut, avec sa solde de vingt cinq sous par jour - ou du moins ce qu'il en touche de temps à autre. Les passions coûteuses lui sont, vous pensez bien, interdites à ce prix - même au Maroc. Il n'a que la ressource du lupanar, peuplé du rebut des filles galantes de la capitale.

Parfois, quand on tarde à l'envoyer en expédition, il se remarie pour avoir un intérieur et surtout pour pouvoir vivre. Ce n'est pas toujours facile, aux jours où le Trésor chérifien est à sec, ce qui arrive. Il lui reste, il est vrai, la ressource de reprendre le métier qu'il exerçait chez lui, et de menuiser, tailler des vêtements, des babouches jaunes entre deux corvées de service, entre l'exercice et la parade, ou même pendant les heures de la manoeuvre qu'il oublie de temps à autre, et qu'il "sèche". Et cela vaut toujours mieux que d'aller courir les bouges de la *kasbah* autrement qu'en curieux. Ils méritent une visite, étant par endroits assez pittoresques. mais pas plus.

De même, on ne s'attarderait pas volontiers dans le quartier juif de Fez. C'est pourtant une des curiosités de la capitale marocaine.

On peut avoir une idée à peu près parfaite de ce que pouvait être, au moyen-âge, la vie des Juifs parqués dans des enclos fermés de chaînes, d'où il leur était interdit de sortir la nuit tombée. C'est le *ghetto*: un lieu sinistre. Ah ! quelle condition que celle de ces parias dont les Fasis daignent, en cas de nécessité, agréer les services, mais qu'ils méprisent: honnis, maltraités et se vengeant comme ils peuvent, par des rapines, des extorsions, heureux dès qu'ils ont roulé l'ennemi, le client, et encaissé quelques douros.

Ils se livrent aux industries et aux commerces les plus divers. Beaucoup sont bijoutiers. Ils ont leurs magasins dans les divers quartiers de la ville et y vaquent le jour, à peu près en paix, à leurs affaires. Seulement, le soir venu, il leur faut regagner le quartier maudit et les logis sordides où ils habitent.

D'aucuns sont riches. Ceux-là même vivent misérablement. Le grand rabbin aurait, dit-on, trente millions au moins, à lui. On lui ferait l'aumône quand on le rencontre.

Il est interdit aux Juifs de porter des vêtements blancs ou de couleurs claires, pas même le fez rouge. Il leur est interdit de monter à cheval ou à mules; ils ne peuvent aller qu'à pied.

Ils sont entassés dans des maisons pareilles exactement aux maisons marocaines, élevées de un, deux étages, ce qui est rarement le cas de celles-ci. L'hygiène n'y gagne pas, au contraire. Le quartier ne peut s'étendre: il s'élève, et la race s'y comprime. Souvent une famille entière loge dans une seule chambre, croupissant dans la plus répugnante promiscuité, dans la puanteur, la saleté. La faute en est à la dure loi qui opprime la race.

Le grand rabbin est le véritable souverain de ce quartier, le souverain responsable vis à-vis du Sultan et du Makhzen, mais omnipotent chez lui et juge en dernier ressort, avec, probablement, la collaboration des Anciens, d'un consistoire quelconque. Et comme en ce pays quiconque a la puissance a la richesse aussi, on s'explique aisément la fortune colossale qu'on lui attribue. C'est lui qu'on sollicite pour les faveurs, pour les grâces, lui qu'on remercie des avantages obtenus.

Mœurs marocaines. L'esclavage

Les mœurs, ici, sont plus relâchées que dans la Fez musulmane. On s'y enivre d'abord de vin, de *mahia*, cette fameuse anisette que les Juifs vendent aux Fasis en leur jurant - mensonge d'un côté, hypocrisie de l'autre - qu'elle ne contient pas d'alcool. Et des orgies sans nom suivent ces soûleries, justifiant amplement le mépris des musulmans, habitués à conserver toujours, même dans leurs débordements, une dignité au moins très décorative.

Quand elles ont atteint cinq ou six ans, on songe à marier les filles: j'entends qu'on les confie, qu'on les abandonne au quidam qui consent à les prendre pour épouses. Tant de misère d'une part, tant d'abjection de l'autre expliquent que nombre de jeunes Juives quittent, dès qu'elles le peuvent, cet enfer et abjurent la religion de leurs pères pour se convertir à l'islamisme. Elles se jettent alors chez le cadî, le pacha, ou même directement au Palais, où elles sont sûres d'être accueillies. On en voit qui attendent la sortie du Sultan et se jettent aux pieds de son cheval, le suppliant de les protéger. Les femmes, ici ou là, les recueillent. Elles leur passent les mains au henné, et, le plus souvent, leur tatouent, sur le front, entre les deux sourcils, un petit dessin bleu assez semblable à une fleur de lys, et, de la bouche au menton, leur tracent une ligne. C'est une sorte d'emprise. Ainsi, elles ne peuvent plus retourner au *ghetto*. On les garde au harem jusqu'à ce qu'il se présente pour elles un époux. Et comme le Sultan les habille, les dote, elles sont rarement embarrassées pour trouver un parti. Quelque *mokkazni*, un petit employé du Palais se dévoue volontiers, alléché par la dot, d'autant que ces Juives de Fez sont souvent fort jolies, en leur adolescence. Cela ne dure pas plus qu'un déjeuner de soleil, mais enfin !...

Ce cas est assez fréquent pour que des ethnographes aient vu, dans ces croisements répétés des races, une raison de l'amollissement, de la dégénérescence du caractère marocain chez les Fasis.

Il me faut bien, enfin, vous parler de... l'esclavage. Car qui ignore qu'il existe encore au Maroc ? Eh oui ! et les âmes tendres, les philanthropes de tout poil n'y songent pas sans rougir. La "libération des esclaves" est même probablement la première réforme qu'eût apportée la France au peuple marocain, si la politique dite de "pénétration pacifique" avait eu plus de succès; et c'est aussi, précisément, la crainte de ce présent humanitaire qui a été l'une des raisons de l'hostilité que nous avons rencontrée, peut-être, qui sait ? de la part des esclaves eux mêmes.

Donc, à Fez comme à Marrakech, il y a, trois fois par semaine, un marché public d'esclaves. Il se tient, ici comme là, sur une petite place, et je l'ai vu bien souvent en pleines transactions. Mais aussitôt qu'on m'avait reconnu, malgré mon costume arabe, on causait d'autre chose. Il n'y avait plus là que des hommes et des femmes s'entretenant de leurs petites affaires, ou songeant. Quant à sortir un appareil photographique et à prendre un cliché, il n'y fallait pas songer.

Pourtant, j'ai très bien saisi le fonctionnement des affaires. Qu'on n'imagine pas, d'ailleurs, une grande foire à la chair humaine. On ne voit guère défiler, dans une seule criée, que dix à douze esclaves, hommes et femmes.

Les amateurs étaient accroupis à terre, sur leurs talons, autour de la place, attendant l'arrivée de la marchandise. Lentement, sous la conduite du *dellal*, du crieur public que j'avais vu, d'autres fois, promener ainsi des bijoux, ou de vieux habits, l'esclave passait de groupe en groupe. Le crieur disait son prix, le prix qu'on en demandait. Les acheteurs auxquels elle pouvait convenir

Mœurs marocaines. L'esclavage

questionnaient, s'enquéraient de l'âge de la pauvre créature, de ses antécédents; ils s'inquiétaient des maladies qu'elle avait pu avoir, la palpaient, la tâtaient, comme ils eussent fait d'un cheval ou d'une mule, des seins aux pieds. Elle demeurait indifférente, priant peut-être Allah de l'adjuger à un bon maître, mais sachant bien, d'autre part, que si elle tombait sur un trop mauvais, elle avait le moyen de se dérober à ses sévices, faite à son sort, et ne concevant pas qu'elle pût, à un moment donné, remplir sur la planète un autre rôle que celui d'esclave. Et quand, enfin, après bien des discussions, des examens, des marchandages, c'était affaire conclue, tous trois, l'acquéreur, le *dellal* et l'esclave, on s'en allait chez *l'adoul*, chez le notaire chargé de ratifier la vente, de dresser l'acte régulier. L'esclave a toujours sur lui une sorte d'état signalétique indiquant son origine, ses états de service et les prix successifs auxquels il a été vendu: il n'y a qu'une ou deux lignes à ajouter pour constater son entrée dans une maison nouvelle. Il n'en irait pas autrement pour la vente d'une bête de somme ou de trait: mais celle-ci n'a pas de... "papiers". Et c'est toute la différence entre l'esclave et elle.

Les esclaves qui paraissent sur les marchés publics ne sont jamais des esclaves de prix: 150, 200 francs. Quand on veut avoir un sujet choisi, il faut se transporter à domicile, chez le marchand.

D'ailleurs, il fait aviser la clientèle quand il a reçu un beau lot, négresses du Soudan ou de la région de Marrakech, petites fille raziées, comme un bétail, dans les guerres entre tribus, ou belles Circassiennes amenées à grand frais de Stamboul. Et les amateurs ne se font pas prier pour accourir et faire leur choix.

Ils sont reçus aussi cérémonieusement que dans le traditionnel "dernier salon". On leur offre le thé à la menthe, et même à l'ambre. Des femmes arrivent, qui sont précisément les esclaves à vendre. L'une apporte le sucre, l'autre les tasses et le plateau; celle-ci donne l'eau, celle-là allume le réchaud. Elles se présentent ainsi dans l'exercice même de leurs fonctions habituelles, et l'amateur peut juger de la bonne grâce qu'elles y déploient, puis, si quelqu'une arrête particulièrement son attention, la retenir, causer avec elle un instant. Quand elle est sortie, sur un signe, on discute les prix. Ils sont, ici, souvent assez gros: 2 500, 3 000 francs, couramment. Une Circassienne de choix vaut jusqu'à 20 000 francs. Mais elles sont rarissimes. Elles sont belles; elles sont aussi plus instruites que les esclaves africaines, dont toute la culture se borne à savoir les quelques versets du Coran relatifs à leurs devoirs; elles sont, enfin, préparées à la vie du harem.

On ne peut prononcer devant nous ce mot d'esclavage sans évoquer aussitôt des idées de fourche, de chaîne, toutes les horreurs de la *Case de l'oncle Tom*. Rien n'est plus faux en ce qui concerne le Maroc.

Bien des bonnes à tout faire de France envieraient la condition de l'immense majorité des esclaves de là-bas. Les femmes légitimes et elles vivent sur le pied de la plus grande familiarité, comme je l'ai indiqué déjà. L'esclave sait qu'elle doit bien servir sa maîtresse. Elle s'y applique, certaine d'en être payée par de la confiance, de la douceur, quelque attachement. Dans ces longues journées vides du harem, elle est la confidente, la complice parfois. Il y a moins de

Mœurs marocaines. L'esclavage

distance entre les favorites d'Abd el Aziz et leurs suivantes qu'entre une bourgeoise de chez nous et sa femme de chambre.

Si une esclave a cette fortune d'entrer au lit du maître, puis d'en avoir un enfant, elle est affranchie par le fait même de sa maternité et élevée au rang de femme légitime, ne travaillant plus, ayant, à son tour, de beaux costumes, des bijoux. C'est une chance à courir !

Le premier soin que prendrait l'esclave à qui vous donneriez sa liberté serait d'aller derechef se revendre. Ainsi, tout esclave acheté par un Européen est affranchi. Que son maître un beau jour le chasse, le jette à la rue, incapable de vivre, il n'aura qu'une ressource: se rendre vite chez le marchand ou chez le *dellal*

S'il lui arrive de rencontrer un maître cruel, il n'a qu'à le faire savoir au vizir, de façon ou d'autre. Le plus souvent il s'enfuit et se réfugie dans une mosquée. Si surveillé qu'il puisse être, l'évasion est toujours possible à un moment donné. Il est alors fort bien protégé et son propriétaire reçoit l'ordre immédiat de le vendre.

Une fois, à Tanger, mon domestique me demanda de prendre à mon service un nègre de ses amis qui crevait littéralement de faim, et qu'il affirmait devoir me rendre de bons services. J'ai consenti, sans autrement m'inquiéter des antécédents de cette homme et admettant de confiance ce qu'il me conta . Mais lorsque nous fûmes à Fez, plus moyen de rien faire de mon nouveau serviteur. Il ne voulait plus sortir, plus quitter la maison, et enfin, poussé à bout, finit par m'avouer qu'il s'était naguère enfui de chez son maître, un Fasi, et qu'il avait peur, en vaguant par les rues, d'être repris et bâtonné. Je mis au courant le ministre des affaires étrangères qui commanda immédiatement au mauvais maître de le remettre en vente, ce qui fut fait.

Je ne dis pas que tout soit ainsi pour le mieux dans le meilleur des mondes, ni qu'il ne faille pas former des vœux pour qu'un jour à venir les choses s'améliorent encore, et qu'enfin la civilisation pénètre au Maroc avec tous ses avantages, toutes ses beautés. Je constate seulement qu'il y a, au côté qui nous révolte dans ces pratiques, de rudes circonstances atténuantes; que ces mœurs sont celles de gens pas plus féroces, pour la plupart, que l'honnête moyenne de nous autres. J'ajoute que l'esclavage est, dans la réalité, au Maroc du moins, beaucoup moins effrayant qu'en théorie, dans les discours de la tribune aux harangues, et qu'enfin ce serait folie que de vouloir réformer tout cela d'un seul coup, par un décret.

On y pourrait parvenir graduellement. Il est une chose déjà qu'on obtiendrait facilement, ce serait que les marchés, aujourd'hui publics, devinssent clandestins. La morale, tout au fond, n'y gagnerait pas, mais le principe serait sauf. Déjà, les Marocains ont quelque honte à trafiquer publiquement de la chair humaine. Dès qu'un Européen s'approche, j'y insiste, on arrête les enchères; tant qu'il demeure là, on ne les reprend pas. C'est déjà du terrain gagné. Enfin, au Maroc, les gens sont extrêmement rares qui accouplent des esclaves pour revendre leurs enfants, et cette pratique est universellement réprouvée. Autre victoire sur les mœurs anciennes.

Seulement, ici plus que partout ailleurs, il faut agir prudemment, sous peine de ne rien obtenir: la preuve vient d'en être faite, malheureusement.